

POLITIQUE, LITTÉRATURE, INDUSTRIE, COMMERCE.

L'ÉCHO SAUMUROIS

Paraissant les Mardis, Jeudis et Samedis.

JOURNAL D'ANNONCES, INSERTIONS LÉGALES ET AVIS DIVERS.

ON S'ABONNE A SAUMUR,

Au bureau, place du Marché-Noir, et chez MM. GAULTIER, JAVAUD, MILON, et M^{lle} NIVERLET, libraires;

A PARIS,

Office de Publicité Départementale (Isid. FONTAINE), rue de Trévise, 22, et à l'Agence des Feuilles Politiques, Correspondance générale (HAYAS), 3, rue J.-J. Rousseau.

Gare de Saumur (Service d'été, 1^{er} juin.)

Départs de Saumur pour Nantes.

6 heures 49 minut. soir, Omnibus.
4 — 32 — — — Express.
4 — 1 — — — matin, Express-Poste.
10 — 28 — — — Omnibus.

Départ de Saumur pour Angers.

8 heures 2 minut. matin, Omnibus.

Départs de Saumur pour Paris.

9 heures 50 minut. matin, Express.
11 — 51 — — — Omnibus.
6 — 6 — — — soir, Omnibus.
9 — 23 — — — Direct-Poste.

Départ de Saumur pour Tours.

7 heures 27 minut. matin, Omnibus.

PRIX DES ABONNEMENTS.

Un an, Saumur, 18 f. » Poste, 24 f. »
Six mois, — 10 » — 13 »
Trois mois, — 5 25 — 7 50

L'abonnement continue jusqu'à réception d'un avis contraire. — Les abonnements demandés, acceptés, ou continués, sans indication de temps ou de termes seront comptés de droit pour une année.

CHRONIQUE POLITIQUE.

Jusqu'à cette heure, nous n'avons point encore reçu de nouvelles annonçant le consentement de la Porte à l'annulation des élections. On ne saurait guère douter, néanmoins, qu'en dernière analyse, la Porte ne se conforme à la volonté des puissances. Mais jusqu'à présent cette démarche paraît trouver quelques difficultés au sein du gouvernement turc. On sait que Aali-Pacha n'a pris le vizirat qu'à contre-cœur. Le jour où M. Thouvenel demanda l'annulation des élections moldaves avec une instance énergique, il offrit sa démission; mais sur l'ordre du Sultan, il dut se résigner à rester. On se demande si une nouvelle modification du Cabinet ne sera pas nécessaire, pour ordonner de nouvelles élections.

Si le Sultan a à lutter contre tant de difficultés pour trouver des hommes d'Etat disposés à faire une démarche qui, par les six puissances est déclarée une question de forme, quel ne sera pas l'ennui de celui qui consentira à porter le premier coup aux préjugés musulmans relatifs aux principautés danubiennes!

Il faut l'avouer, le rôle de la Porte, depuis la faiblesse qu'elle a montrée sous la pression de MM. de Prokesch et de Redcliffe, est devenu extrêmement difficile. L'intolérance religieuse des vieux musulmans a tiré un grand profit de la situation, et pour revenir sur ses pas, le Divan est contraint à faire des efforts contre les passions qu'il a d'abord provoquées.

Ce n'est pas seulement à Constantinople que la réaction en faveur de l'indépendance des populations Roumaines doit être accomplie, sur les bords mêmes du Danube, les autorités turques devront déployer tout leur pouvoir contre le fanatisme des derviches en faisant violence pour ainsi dire à leurs propres préjugés. De là des tiraillements sans nombre. Nous apprenons que les mahométans de Schumla, qui, pour avoir essayé de forcer des chrétiens à entrer dans l'islamisme, avaient été sévèrement punis à plusieurs reprises par le gouverneur-général Saïd-Pacha, commettent maintenant leurs

violences sous les yeux des autorités locales. C'est ainsi que récemment un officier haut placé enleva de la maison paternelle, à Firnowa, un jeune garçon qu'il fit conduire à Rutschouk et le força à se faire musulman. Pour l'acte solennel de conversion, le jeune garçon fut habillé d'un uniforme et on lui attacha une médaille sur la poitrine, la même que celle par laquelle le Sultan a récompensé la bravoure de ses officiers et soldats pendant la dernière guerre. Dans les villages de Sadina, Ossaka, Czelche, plusieurs femmes chrétiennes ont été enlevées violemment par les musulmans.

Comment rentrer dans la bonne voie indiquée par la France au milieu de ces tendances oppressives? Voici en réalité la question que médite en ce moment la Porte; et, nous l'avouons, il ne faut pas s'étonner si Aali-Pacha prend quelques jours pour préparer ses concessions. Il est fort naturel qu'il réfléchisse. — Havas.

Les dépêches de Londres nous apprennent que le gouvernement britannique n'a point adressé de demande au vice-roi d'Egypte pour le transport de troupes anglaises à travers l'isthme de Suez, et cependant le *Morning-Chronicle* continue à donner les plus minutieux détails sur les arrangements pris, à Londres, pour faire prendre cette route aux nouveaux renforts que l'on songe à envoyer. « Trois bataillons d'infanterie, forts de 1,200 hommes chaque, iront, dit-il, par l'isthme, aussitôt que des transports pour les conduire à Calcutta pourront être réunis à Suez. D'autres troupes suivront rapidement, toutes les forces actuellement dans la Méditerranée, ayant reçu l'ordre de s'embarquer. » Entre la déclaration du Cabinet et la version de la feuille anglaise, il y a une contradiction manifeste.

En tous cas, si les simples soldats de l'armée anglaise ne passent pas à Suez, les officiers généraux de cette même armée ne se font pas faute d'user de cette voie, qui, n'en déplaise à lord Palmerston, est bien réellement la plus commode, la moins dispendieuse et la plus courte pour se rendre aux Indes. Ainsi, le *Morning-Post* confirme aujourd'hui la nou-

velle que le major Windham, le héros du Redan dont on a fait choix pour commander une division volante dans les Indes-Orientales, est parti de Londres pour Marseille, où il s'embarquera pour Alexandrie. Le major-général Dupuis, appartenant au corps de l'artillerie royale, est parti jeudi prenant la même voie. Enfin, un grand nombre d'officiers au service de la Reine et d'officiers au service de la Compagnie des Indes, sont partis pour l'Inde par le bateau de Marseille. C'est une nouvelle victoire pour les partisans de l'isthme de Suez.

Ce démenti donné par les faits aux étranges assertions du premier ministre anglais, une fois constaté par nous, il est juste de reconnaître que les hommes d'Etat qui président aux destinées de la Grande-Bretagne, ne pouvaient montrer une plus grande activité qu'ils n'en déploient depuis quelques jours. A fin d'engager des soldats disciplinés à offrir leurs services pour les Indes, le gouvernement anglais va augmenter la gratification des engagés volontaires, qui sera portée d'une guinée à deux livres sterling. La paie des sous-officiers et soldats sera augmentée d'un schilling par jour. Cette augmentation de solde continuera jusqu'au rétablissement de la tranquillité. Deux régiments de cavalerie, le 8^e hussards-royal irlandais et le 11^e Prince-Albert, forts chacun de 500 hommes, et cinq bataillons d'infanterie, forts de 1,000 bayonnettes chaque, ont reçu, samedi, l'ordre de se tenir prêts à partir.

On se fera une idée de l'énergie avec laquelle lord Panmure a opéré, par le fait suivant. L'envoi des troupes dans l'Inde a réduit l'effectif de l'infanterie de ligne en Angleterre à quatorze bataillons, au lieu de quarante, ainsi qu'il est de règle pour le Royaume-Uni. On voit que les ministres de la Reine n'ont reculé devant aucune nécessité, même les plus extrêmes. Si donc le premier lord de la Trésorerie sacrifie encore à des idées surannées, il n'en rachète pas moins sa faute jusqu'à un certain point; et il y a lieu d'espérer que sa clairvoyance et que sa décision que nous pouvons apprécier le conduiront bientôt à mieux comprendre les nécessités actuelles de la puissance européenne solidaire de celle de l'Angleterre elle-même. — Havas.

FEUILLETON

MADemoiselle DE CARDONNE.

(Suite.)

La lune éclairait de ses lueurs argentées cette chétive habitation, autant par la porte que par deux lucarnes pratiquées aux cloisons; du dehors on pouvait voir l'intrépide et insouciant soldat dormir de ce sommeil qui doit aux justes et aux sages une réputation colossale.

Juliette, avant de franchir le seuil de la cabane, prêta l'oreille et avança la tête pour reconnaître l'état des lieux. Elle connaissait la case pour y être entrée quelquefois, et s'y glissa d'un pas furtif qui effleurait la terre sans se faire entendre. La fille de la Rémédios arriva ainsi jusqu'au grabat du sergent; là, elle s'arrêta, couvrit sa victime d'un regard envenimé, tira son stylet, mesura de l'œil la distance qui séparait sa main du cœur de Martial, puis leva les bras avec un geste furieux.

En ce moment, un bruit de pas retentit près de la case, et Juliette suspendit le coup qui devait frapper Martial pour écouter au dehors. Les pas se dirigeant vers la porte de la cabane, la mulâtresse jugea prudent de retarder de quelques instants la vengeance qui ne pouvait lui échapper, et elle se jeta dans un coin de la case plongé dans l'obscurité; abritée derrière une méchante armoire, meuble unique de cette triste demeure, Juliette se croisa les bras et attendit.

Trois hommes se montrèrent sur le seuil de la case et s'y arrêtèrent.

— Voilà ton camarade, dit l'un de ces hommes au capitaine Meynard en lui montrant Martial endormi; va te coucher à côté de lui, et sois sage; car si tu sortais d'ici sans la permission de Son Excellence, ton compte serait bientôt réglé. — C'est bien, c'est bien, répondit Meynard avec bonhomie; l'avis est excellent, on s'y conformera. Allez vous-en vous-même vous coucher, braves gens.

Les deux valets qui avaient escorté le capitaine se retirèrent, et Meynard les suivit de l'œil pendant quelque temps; lorsqu'il les eut perdus de vue, il vint droit au sergent, et, le secouant par un bras, il lui dit:

— Debout! l'Enjôleur, debout; — Hein! fit Martial baillant à la manière des carpes hors de l'eau; hein! qu'est-ce que c'est! — Tu dors là comme si tu étais chez toi, parole d'honneur. — Mon capitaine! ah! sac à papier! voilà qui est farce! — Causons, reprit Meynard en s'asseyant sur l'affreuse couchette, et surtout causons vite. — Oui-da! tout vous est facile à vous; mais je n'en dis pas autant.... Parlez tant qu'il vous plaira, j'aurai grand plaisir à vous entendre; mais du diable! je dépense un mot en conversation. — Et pourquoi ce beau silence?

— Parce que j'ai promis sur l'honneur de ne rien faire et rien dire contre le citoyen Louverture; je vous ai instruit déjà de cette pénitence que je subis depuis deux jours et subirai pendant un demi-mois; racontez ce qui

vous arrive, vous en avez le droit, mon capitaine, et ce doit être joli. — Martial, mon garçon, tu n'es qu'un sot ou un âne, à ton choix, ne te gêne pas. — Merci; comme il y a des ânes intelligents de par le monde, le choix est fait. Mais, bonté divine! que faites-vous dans cette ville où les nègres sont des serpents et où les serpents sont des nègres? Dieu me pardonne, je crois que vous filez un vilain coton. — Ecoute, l'Enjôleur, n'est-il pas vrai que tu m'aimes beaucoup? — C'est mathématiquement exact. — N'est-il pas vrai que tu aimes notre belle France, et la gloire des vieux lurons de Sambre-et-Meuse? — C'est encore plus exact, mon capitaine. — Eh bien, puisque tu m'aimes, puisque tu te ferais hacher pour les camarades, il est plus que temps de prendre au sérieux notre mission; car si tu continues tes mauvaises plaisanteries, si tu me refuses ton concours, je serai fusillé au premier moment; mais toi, tu seras pendu... — J'entends bien, mais mon serment? — Eh! morbleu! lorsqu'on fait le sacrifice de sa vie, on peut bien faire le sacrifice de son amour-propre... c'est ton amour-propre et non ton honneur qui est en jeu dans ce moment... — Non pas, non pas... Diable! comme vous y allez: Caton Martial a juré, Caton Martial tiendra parole. — Mais enfin, dis-moi ce que signifie ce serment; en quelles circonstances, par quel hasard?... — Capitaine, vous me fendez le cœur... Quand je vous aurai raconté en détail cette affaire, vous comprendrez mes scrupules, mais avant, donnez-

On lit dans l'Univers :

Les dernières nouvelles de l'Inde sont graves et le langage des journaux anglais prouve que les esprits sont plus préoccupés qu'ils ne l'avaient été jusqu'à présent. Le *Morning-Post* s'efforce d'atténuer l'impression que doivent produire les événements annoncés par le dernier courrier. Il parle des renforts déjà arrivés, mais il ne peut dissimuler ni leur faiblesse numérique, ni la distance considérable qui les sépare du théâtre de la guerre. Il déplore la mort de deux généraux, en payant un juste tribut d'éloges à leur valeur et à leur capacité; il insiste sur l'importance de l'arrivée prochaine du nouveau commandant en chef Colin Campbell, etc. Si l'on compare cet article avec les aveux échappés à lord Palmerston à la Chambre des Communes, on ne peut guère douter que les hommes d'Etat de la Grande-Bretagne, mieux placés que personne pour apprécier la situation, ne soient alarmés du caractère de gravité que prend la crise où ils se trouvent engagés. Ainsi d'un côté le ministre regrette que les exigences de la situation et la nécessité de réaliser des économies aient obligé le Gouvernement à réduire l'armée et la marine, et de plus il ajoute qu'il est convaincu qu'on manquerait de prudence si l'on ne se tenait point en mesure de résister à toutes les éventualités qui pourraient se présenter en Europe; qu'il importe par conséquent de ne pas envoyer dans les Indes les vaisseaux de guerre dont on pourrait avoir besoin pour défendre, à un moment donné, les côtes des trois royaumes. Dans son opinion, la guerre pourrait être plus longue et entraîner des conséquences plus désastreuses qu'on ne l'avait pensé au premier moment.

Le général Barnard est mort, dit-on, de la dysenterie, de sorte que cette maladie, si terrible dans le Bengale et qui a une si grande analogie avec le choléra, ferait déjà des ravages dans l'armée anglaise. D'ailleurs, la saison des pluies serait très-prochaine et contribuerait à rendre la lutte plus difficile et plus dangereuse pour les Européens. On n'ignore point que les troupes anglaises, si solides devant l'ennemi, sont beaucoup moins capables de résister aux privations de tout genre qu'impose une pareille guerre et aux intempéries des saisons. On connaît les pertes énormes que ces troupes ont éprouvées devant Sébastopol, de sorte qu'il peut être à craindre que les renforts qui arriveront pendant les premiers mois soient à peine suffisants pour maintenir au complet les cadres de l'armée britannique; d'autant plus que des régiments nouvellement débarqués, et qu'on sera obligé de diriger sur le champ vers les territoires insurgés souffriront beaucoup plus que ceux qui auraient pu s'acclimater par un séjour de quelques mois. Il ne serait donc point extraordinaire que la lutte durât plusieurs années, qu'elle ne forçât l'Angleterre à changer son système de gouvernement dans les Indes et même à effectuer quelques modifications dans les institutions qui la régissent en Europe. On voit donc que cette insurrection pourrait avoir des conséquences dont personne, à l'heure présente, ne saurait déterminer la portée.

Il ne faut point espérer, d'un autre côté, que les troupes insurgées, que les populations musulmanes

et hindoues puissent constituer des administrations régulières. Des désordres de toute nature et une anarchie sanglante désoleront ces provinces si belles et si fertiles. Les sources des échanges et de la prospérité publique seront taries pour longtemps, et le commerce anglais doit éprouver une de ces perturbations dont il ne se releva peut-être jamais. Si les peuples commerçants sont ceux dont la prospérité est la plus brillante et la plus rapide, ce sont ceux aussi dont la décadence est la plus complète et la plus subite. Les échanges avec l'Inde forment le tiers du mouvement commercial de la Grande-Bretagne, et une portion aussi considérable des affaires ne peut point être suspendue sans qu'il en résulte des embarras généraux. Les classes ouvrières vont se trouver dans la misère, et elles ne sont point capables, comme des populations agricoles, de prendre les armes pour aller au dehors reconquérir l'aisance ou le bien-être que les événements leur ont enlevé.

Sans doute, nul ne saurait prévoir ce que peut réparer la constance britannique; pourtant, on peut dire que bien des causes ont affaibli la force du gouvernement de ce pays. En premier lieu, l'aristocratie n'a plus la prépondérance qui lui a permis si longtemps de porter dans la gestion des affaires cette fermeté et cette persistance dont les races patriennes semblent avoir l'apanage. En second lieu, les bills sur le divorce, sur les serments et d'autres encore, témoignent d'un grand affaiblissement dans le sentiment chrétien et dans le respect des lois de la famille, qui donnaient tant de force à la Grande-Bretagne. La présentation de tous ces bills a, d'un autre côté, vivement mécontenté la portion la plus honnête et la plus religieuse de la nation, et l'on parle déjà d'établir, comme en Ecosse, une église séparée de l'Etat. Enfin, mille symptômes attestent que les tendances démocratiques et révolutionnaires se développent en Angleterre et pénètrent jusqu'au sein des classes les plus élevées de la Grande-Bretagne, de ce pays qui, jusqu'à présent, avait été dirigé par une aristocratie aussi exclusive que conservatrice. Or, l'expérience de ces derniers temps nous prouve avec plus de force que jamais, que les pouvoirs agissant d'après des idées révolutionnaires, peuvent puiser dans leurs principes une grande force pour détruire ou pour renverser, mais qu'ils ont toujours été impuissants à édifier et même à conserver ce qui existait. Tous ces éléments de dissolution intérieure ajoutent, selon nous, singulièrement à la gravité des événements de l'Inde, et c'est là même, à notre avis, ce qui les rend véritablement redoutables pour l'avenir de l'Angleterre.

Revenons aux conséquences directes et déjà appréciables de l'insurrection. Lors même qu'elle serait étouffée plus rapidement qu'on n'ose l'espérer, on si, contraints par la nécessité, les Anglais en venaient à traiter avec les rebelles, comme ils le firent jadis avec ceux des Etats Unis, dans les deux cas, on ne trouvera point, après la paix, comme en Amérique, des terres bien cultivées, une administration régulière et les moyens d'établir des échanges profitables aux deux pays. Dans toute hypothèse, les cultures abandonnées, les populations décimées par la guerre et par la famine vont tarir les sources du revenu et enlever à la Grande-Bretagne

un des marchés les plus importants pour ses produits. Les embarras financiers qui en seront le résultat, les dépenses énormes et improductives auxquelles elle est dès à présent condamnée, diminuent singulièrement sa richesse. Or, la richesse de l'Angleterre, c'est sa puissance. On peut donc s'attendre à lui voir perdre, au moins pour plusieurs années, cette position prépondérante qu'elle s'était faite en Europe, et dont elle a si souvent abusé. — BARRIER.

Les relations entre les cabinets de Turin et de Naples sont devenues très-difficiles, dit-on; le débat s'est établi, on le sait, sur la saisie du *Cagliari* et sur l'emprisonnement des passagers piémontais qu'il avait à bord. Aux réclamations du gouvernement sarde en faveur de ses nationaux, le gouvernement des Deux-Siciles aurait répondu par une insinuation tendant à faire entendre que le cabinet de Turin eût pu faire plus qu'il n'a fait pour empêcher les événements qui viennent de troubler l'Italie. M. de Cavour aurait fait rendre cette note à son auteur, M. Caraffa, ministre des affaires étrangères de Naples, sans vouloir y répondre. — Havas.

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES.

Londres, 24 août. — D'après le *Globe*, le gouvernement serait décidé à lever au moins vingt bataillons d'infanterie sans augmenter le budget, mais il demanderait un contingent additionnel pour la milice.

La Reine ne créera que trois pairs.

Londres, 24 août. — Dans la Chambre des Communes, M. Labouchère a déclaré que la légion allemande au Cap était appelée en activité de service pour relever les troupes anglaises parties pour les Indes.

Lord Palmerston a nié qu'il eût été fait une demande à l'Egypte pour le transport des troupes, et il a déclaré que la Russie n'avait pas violé le traité de Paris en saisissant des navires sur la côte de Circassie.

Londres, le 24 août. — Dans la séance de la Chambre des Lords, lord Panmure a annoncé que le gouvernement économisait 539,000 livres sterling, par l'envoi de troupes. On reçoit environ 100 engagements volontaires par jour.

La motion de lord Redesdale contre le bill du divorce a été rejetée à la majorité de 46 voix contre 44. — Havas.

EXTÉRIEUR.

TUNIS. — Les correspondances de Tunis du 16 courant, apportées par le bateau à vapeur d'aujourd'hui, annoncent que la dépêche télégraphique, voie de Marseille, relative à des désordres à Tunis, et aux dangers courus par les résidents européens avait considérablement exagéré les choses. Après le supplice connu de l'Israélite, il y a eu encore des violences commises contre des passants israélites, et même contre des chrétiens d'Europe qui avaient pris leur défense et fait usage de bâtons et même d'armes contre le sabre de quelques fanatiques. Toutefois, personne n'a été tué; il n'y a eu que de légères contusions et blessures. Il y a eu un peu

moi vous-même quelques explications; d'après ce que vous me direz, j'allongerai ou raccourcirai ma narration. — Soit. Écoutez bien... mais est-il prudent de tout dire? tu dois être espionné nuit et jour; si on m'entendait, nous serions tous perdus, toi, moi, les camarades... — Sac à papier! c'est donc une grosse histoire que vous m'allez raconter?... N'ayez pas peur, personne ne me guette, personne ne m'écoute; je suis le maître de mon chenil... D'ailleurs la porte est ouverte, on ne peut nous épier; parlez à voix basse, et bien fin qui surprendra vos secrets.

Meynard s'assit à terre et s'accouda sur le lit de Martial; Juliette tendit l'oreille, retenant son souffle et se condamnant à une immobilité parfaite, pour ne rien perdre de la double confidence qu'elle était avide de saisir.

— Tu me sais chargé d'une mission? dit le capitaine; mais tu ne te doutes pas de l'importance de cette mission confiée à ton courage autant qu'au mien. Nous sommes à Saint-Domingue pour y préparer le débarquement de seize mille hommes qui, un mois après notre départ de Brest, ont dû mettre à la voile. Le général Leclerc, chef de l'expédition, m'a chargé de soulever, dans cette île, un parti en sa faveur; j'ai pris sur lui une avance de trente jours, comptant qu'un mois me suffirait pour cette belle entreprise, et j'ai compté tout de travers; grâce aux vents contraires qui ont retardé la marche de notre

brick, grâce aux lenteurs du commandant Brûlant; de sorte que si nos troupes ont un temps favorable, la flotte peut être en vue des côtes dans huit jours, et nous n'avons encore rien su faire. — Diable! diable! dit Martial en se grattant le front, ceci est chaud, capitaine. — Quand je dis que nous n'avons rien su faire, j'exagère un peu, car l'affreux Dessalines est gagné à notre cause depuis un moment. — Vrai! vous avez enjôlé cette canaille; racontez-moi donc ça. — En quittant l'habitation des Tamarins, je me suis dirigé sur Saint-Marc, siège du gouvernement de cette province; je me disais en chemin que je faisais là un vilain voyage, et plus j'approchais de la ville, plus je voyais clair et net que j'allais bêtement me faire pendre. Cependant j'étais lancé, il n'y avait plus à reculer; amoureux fou de M^{lle} de Cardonne, je voulais jouer ma tête pour m'anoblir aux yeux de mon général et aux yeux de ma fiancée; donc, loin de ralentir le pas comme un poltron, je marchai dru comme à l'assaut. — C'est bon, ça! c'est bon! — Je n'avais plus que pour une heure de route, lorsque je rencontrai ce vieux nègre balafre, ce vieux pilote qui a fait la guerre avec l'amiral. — Aye! aye! murmura Martial. — Quoi? demanda le capitaine. — Je dis aye! parce que le vieux marsouin n'est pas bon à rencontrer tous les jours. — Tu m'avais mis en garde contre ce digne homme, mon garçon, et à première vue tu lui en feras tes excuses, car c'est un soldat auquel nous n'avons rien à apprendre, et

qui s'est battu à lui tout seul autant et plus que nous deux ensemble. — Hum! l'ami de la vieille sorcière! — Quelle sorcière? — La Rémédios... Bref, allez toujours; plus tard je vous dirai un mot, et il sera cossu, je vous en réponds. — Me méfiant du marin, je l'accostai avec réserve; lui me vit et me fit l'accueil le plus cordial; ce brave homme est en proie à quelque chagrin; j'ai deviné cela; ma rencontre le mit en joie, il me questionna sur le compte de ses maîtres, comme s'il les eût quittés depuis longtemps; il me parla d'eux avec tant de respect et d'amour, que j'en fus attendri; et lorsqu'il sut que j'allais droit à Dessalines, il fit tous ses efforts pour me détourner de ce projet. Me voyant bien décidé à poursuivre, il m'amena chez lui, c'est-à-dire dans une maison qui appartient à l'amiral et dont il a la gestion, là il eût pour moi les soins les plus empressés, et me donna sur le farouche Dessalines des renseignements précieux. Il me dit qu'il fallait attaquer cet homme franchement et brutalement, que toute timidité me coûterait la tête, que toute audace de ma part serait une chance de succès; il me raconta la vie du misérable dont Toussaint a fait un gouverneur de province, me dit qu'il était vaniteux et ambitieux à l'excès, ignorant, lâche et débauché au-delà de toute expression. Entraîné par l'estime que m'inspirait le bon et loyal Smarth, je n'hésitai pas à m'ouvrir à lui sur le secret de ma mission; il me parut effrayé, mais il se rassura lorsqu'il apprit que, loin de vouloir compro-

d'alarmé en ville par suite de la nouvelle qui s'est répandue de la révolte de deux tribus d'Arabes aussi riches que nombreuses, qui refusent le tribut au Bey. On craignait qu'elles ne profitassent de l'occasion pour descendre dans la place, piller et déployer leur fanatisme contre les chrétiens. Mais en ville, les troupes du Bey ont réprimé l'émeute et l'affaire de la campagne, quoique plus sérieuse, ne regarde pas les résidents. — Havas.

FAITS DIVERS.

Le camp de Châlons a dû être ouvert mardi, 25 août. Ainsi qu'on le sait déjà, la garde impériale seule concourt à cette réunion de troupes qui comptera 21,250 hommes et 5,950 chevaux. L'infanterie forte de 14,000 hommes sera composée de huit régiments et d'un bataillon de chasseurs formant deux divisions, sous les ordres des généraux Mellinet et Camou, subdivisées en quatre brigades. Trois brigades de cavalerie, savoir 1^{re} et 2^e de cuirassiers, dragons et lanciers, guides et chasseurs, représentant un effectif de 4,500 hommes et de 3,600 chevaux, formeront une division sous les ordres du général Morris. Le général Lebœuf commandera l'artillerie et le train des équipages, ayant sous ses ordres 2,500 hommes et 2,130 chevaux. Le génie, qui compte 200 hommes, est placé sous la direction immédiate de son chef, le capitaine Berrier. Le service de la prévôté sera fait par un régiment de gendarmerie de la garde.

On va de Paris à Châlons (150 kilomètres) en 5 heures par le chemin de fer. — Havas.

—Dimanche, avant de recevoir officiellement les députations des Landes, l'Empereur devait visiter, aussi isolément que possible, son petit domaine de Cère de los Prades. Quant à la réception, le lieu indiqué était au pied du monument qu'on vient d'ériger près du chalet impérial où Sa Majesté se proposait d'installer elle-même les ouvriers, les cultivateurs et le cheptel de sa ferme landaise au centre du désert.

Voici la description du monument :

« C'est un bloc de fonte, produit des mines de fer des Landes, coulé dans une fosse de sable où, d'avance, on a marqué des empreintes de pieds de bruyère, de fougères, de pommes de pin, et, à travers ces reproductions de fruits actuels du sol, on a glissé en relief ces mots :

A NAPOLEON III.

PREMIER SOUVERAIN DE FRANCE
QUI AIT POSÉ LE PIED SUR CETTE TERRE ARIDE
DANS LE NOBLE BUT DE L'AMÉLIORER
ET DE RÉGÉNÉRER LA CONTRÉE.

Nous pouvons nous tromper sur quelques mots de cette rédaction, que nous avons surprise à la hâte et retenue de mémoire; tel est le sens du moins de l'inscription qui doit aller dire aux générations futures le généreux acte de Napoléon III en faveur de notre département, et le grand événement du 23 août 1857. »

Des députations de douze ouvriers de chaque usine doivent en outre offrir à l'Empereur un bouquet, au nom de l'industrie métallurgique du département, industrie qui compte aujourd'hui plus de quinze importants ateliers de forges, fonderies,

laminoirs et hauts-fourneaux. Ce bouquet consiste en une colonne de fonte de dix mètres de hauteur, surmontée d'un globe et de l'aigle impérial avec une inscription dans ce sens :

A NAPOLEON III,
LE RÉGÉNÉRATEUR DES LANDES,
LES OUVRIERS RECONNAISSANTS.

CHRONIQUE LOCALE ET DE L'OUEST.

CONSEIL GÉNÉRAL DE MAINE-ET-LOIRE.

Session de 1857.

Présidence de M. Louvet.

Le Conseil général de Maine-et-Loire s'est réuni lundi dernier à la Préfecture. Après les premières formalités, M. le Président s'est adressé aux membres du Conseil en ces termes :

« Messieurs et chers collègues,

« Investi pour la troisième fois de la mission de présider vos séances, je ne veux pas prendre possession de ce fauteuil sans remercier l'Empereur de l'honneur qu'il me fait et sans vous dire combien je tiens en haute estime la fonction qui m'est confiée. Les Conseils généraux occupent, à mon avis, une place très importante dans l'organisation administrative du pays. Vivant, comme vous le faites, en contact continu avec vos concitoyens, et cependant placés assez haut pour que vous planiez au-dessus des intérêts de localité et pour que votre voix soit sans cesse entendue et écoutée du Gouvernement, vous êtes sans contredit, Messieurs, les meilleurs interprètes des besoins et des vœux du pays. Vous présider est donc une grande et noble tâche. Vos sympathies m'ont encouragé et soutenu jusqu'ici : je vous en demande la continuation. Appliquons-nous donc tous ensemble, de concert avec notre honorable préfet à développer de plus en plus la prospérité morale et matérielle de la belle contrée dont nous sommes les représentants.

« Depuis notre dernière session, Messieurs, deux vides se sont faits dans nos rangs : M. Budan de Russé et M. le comte de Villemorge ont été enlevés par une mort prématurée. Je crois être l'organe des sentiments unanimes du Conseil en exprimant les regrets vifs et sincères que nous a causés la perte de ces deux collègues. Leurs successeurs, en venant s'asseoir ici à la place de leurs honorables devanciers y trouveront un héritage d'estime et d'affection dont nous savons qu'ils sont dignes à tous égards et que nous aimerons à leur transmettre. »

M. le Président fait prêter le serment à M. Courtiller, membre nouvellement admis. M. le Préfet prend ensuite la parole et dit :

« Messieurs,

« Les prestations de serment que M. le Président vient de demander et qui constatent l'entrée au Conseil général de deux membres aussi dignes d'être accueillis que MM. Courtiller et de Rochebouët, nous rappellent aussi les pertes que nous avons faites depuis votre session dernière. MM. Budan de Russé et de Villemorge ont été frappés avant l'âge, l'un par une maladie presque foudroyante, l'autre par un accident fatal et plus imprévu encore. Leur dévouement actif à l'intérêt

public, leur coopération loyale à toutes les mesures utiles, leur chaleureux amour du bien, le charme de leurs relations laisseront ici et ailleurs, des souvenirs et des regrets profonds. Un homme qui avait fait longtemps partie du Conseil général et de nos assemblées législatives, M. Cesbron-Lavan, vient aussi de nous être enlevé, et quand notre attention s'arrête sur nos pertes, vous comprendrez que j'aie une pensée aussi pour celui de vos anciens collègues qui, sous des formes simples, se distinguait par tant d'aptitudes, a rendu de si réels services, et nous a donné si souvent à apprécier, dans cette enceinte, son droit et lucide jugement.

« Les rapports du Conseil général avec l'administration sont si pleins d'une bienveillante sympathie, Messieurs, que tous ceux des membres de cette assemblée avec lesquels nous avons eu ces relations déjà anciennes, comme ceux de vous avec lesquels nous avons le bonheur de les continuer, ont un égal droit à notre affectueuse reconnaissance; nous aimons donc à en consigner ici l'expression aussi pressée que juste.

« J'ai eu l'honneur de vous annoncer, l'an dernier, que je faisais imprimer, avant la session, tous les rapports par lesquels les diverses affaires vous sont soumises, et vous avez accueilli cette idée. L'ensemble va nous être remis, et cette forme nouvelle me dispense de vous demander, comme auparavant, de m'entendre pour un résumé qui n'aurait plus aujourd'hui d'utilité. »

CHEMIN DE FER DE PARIS A ORLÉANS.

AVIS AU PUBLIC.

La Compagnie du chemin de fer de Paris à Orléans a l'honneur de prévenir le public qu'elle a soumis à l'homologation de l'Administration supérieure les tarifs généraux ci-après :

Savoir :

1^o Tarifs généraux pour les transports à grande et à petite vitesse sur la section de Coutras à Périgueux (juillet 1857);

2^o Tarifs généraux pour les transports à grande vitesse sur la section de Nantes à Saint-Nazaire (août 1857);

3^o Tarifs généraux pour les transports à petite vitesse sur l'ensemble du réseau (août 1857), comprenant les sections de Nantes à Saint-Nazaire, et de Niort à la Rochelle et Rochefort.

Ces tarifs ont été déposés dans les lieux ci-après désignés, où le public pourra en prendre connaissance :

1^o Dans le vestibule de chaque station;

2^o Dans chaque gare de marchandises;

3^o Dans les bureaux des Commissaires de surveillance administrative;

4^o Au secrétariat de la préfecture de chaque département traversé par le chemin de fer;

5^o A la préfecture de police de Paris, bureau des chemins de fer, 2^e division.

Paris, le 12 août 1857.

Le directeur de la Compagnie, signé : C. DIXON.

Lundi soir, sur les sept heures, à Angers, des tourbillons de flammes et de fumée s'élançaient inopinément d'une maison située sur le boulevard de la Mairie, à l'angle de l'Hôtel-de-Ville et de la rue

mettre l'amiral, je m'étais promis de veiller sur ses jours en le présentant à Dessalines comme opposé à l'invasion française, en le faisant incarcérer par mesure de précaution, afin de pouvoir le protéger à mon aise. Ce fut alors que Smarth me déroula tout un plan de conduite à tenir vis-à-vis de Dessalines; il m'apprit que ce général de tréteaux était amoureux de ma fiancée; que, pour épouser la belle créole dont le nom a tant d'éclat dans l'île, il oserait, phénomène miraculeux, tenter une insurrection; il m'affirma que si je pouvais prendre sur moi de forger une histoire qui aurait pour dénouement la conquête de Saint-Domingue par nos troupes, au profit de Dessalines, et le mariage de M^{lle} de Cardonne avec ce rustre emplumé, ma mission aurait un résultat brillant, c'est-à-dire que le canon de Saint-Marc se tairait devant notre flotte. Il ajouta que, quant à lui, toute ambition se bornait à me voir épouser sa jeune maîtresse et à faire encore le coup de feu dans nos rangs. Tu dois penser que, muni de ces conseils, j'avais hâte d'arriver à Saint-Marc. Smarth voulut m'accompagner pour qu'il ne m'arrivât rien de fâcheux sur ma route, et quand je le quittai à la nuit, aux portes de la ville, mes batteries étaient dressées : j'avais en mon étoile une confiance aveugle. — Oui, mais la sorcière, bon Dieu ! la sorcière ! — Eh ! tu me romps la tête avec ta sorcière. — Puisque la Rémédios est l'amie du vieux Smarth; puisque la Rémédios voudrait empoisonner tous les Français, tous les blancs en général, expliquez-moi quelle belle confiance

on peut avoir dans le bavardage du nègre Smarth.... — Qu'est-ce que tu me racontes là?... — Achevez votre histoire, je parlerai après, car il n'y a plus de serment qui tienne, je ne peux, en conscience, laisser égorger seize mille hommes pour le plaisir insignifiant de tenir à ma parole.

Le capitaine Meynard, troublé par cette interruption, qui lui donnait beaucoup à réfléchir, reprit son récit où il l'avait laissé, et raconta son souper chez Dessalines ainsi que son complot avec le gouverneur.

— Tout cela serait charmant, n'était ma sorcière, dit Martial; mais, ou Dessalines saura demain que vous vous êtes moqué de lui, ou Toussaint-Louverture connaîtra vos faits et gestes, et alors gare à la potence!... Vous riez, je crois.... eh bien, à la bonne heure; mais, à votre tour, mon capitaine, écoutez-moi.

Martial raconta la scène des nègres marrons, l'empoisonnement de Jacob, l'évocation de la Rémédios, l'apparition de Toussaint et le jugement prononcé par la Rémédios contre Jérémie.

— Quand je vis cette misérable créature, dit-il en parlant de la mère de Juliette, sacrifier lâchement le fiancé de sa fille pour échapper à la colère de Toussaint, quand je la vis condamner à mort ce pauvre diable qui, certes, avait été entraîné par elle à conspirer contre le dictateur, le rouge me monta au visage et mon cœur battit comme le balancier d'une horloge; il me prit fantaisie d'abrèger le supplice du mulâtre Jérémie qu'on s'appré-

tait à torturer, et, armant mon fusil, j'ajustai le patient avec ce coup-d'œil dont vous connaissez la fermeté... Jérémie tomba comme foudroyé, le plomb lui avait traversé les deux tempes, et, si nous nous revoyons là-haut un jour ou l'autre, il me remerciera de sa belle mort...

Juliette, en entendant ce récit, étouffa un soupir d'angoisse; mais, obéissant à une résolution subite, elle remit dans sa gaine le stylet qu'elle avait jusque-là tenu à la main.

Martial raconta dans ses moindres détails son arrestation, sa convention avec Toussaint, sa visite aux Tamarins, et son odieuse rencontre de la Rémédios chez l'amiral.

— En effet, dit Meynard, je le vois, nous ne sommes pas blancs; cette mégère doit s'entendre avec Smarth, et j'ai donné tête baissée, comme un nigaud, dans le piège que m'a tendu ce cafard à peau noire... Diable ! diable ! comment sortir de là, Martial, mon garçon ? Allons, allons, toi l'homme aux expédients, ouvre la bouche et parle. — Supposons, mon capitaine, que nous avons à prendre la lune avec les dents... — Hein ? — Dame ! ça ne serait pas plus difficile que de trouver ici quelqu'un à qui se fier. — Oui, il nous faudrait un complice; nous ferions bien de sonder Smarth... Mais qui nous aidera, bon Dieu ? — Moi ! s'écria Juliette en sortant précipitamment de sa cachette et se jetant devant le capitaine; moi je vous donnerai la victoire.

(La suite au prochain numéro.)

haute du Mail. C'était le feu que la fermentation de foin rentré trop tôt, venait de faire éclater. Aux cris poussés par le domestique de M. le capitaine Desmé de Lisle, attaché au dépôt de remonte, qui habite cette maison, les nombreux promeneurs qui sillonnent nos jolis boulevards à cette heure de la soirée, vinrent en foule prêter secours. Grâce à cette circonstance et au voisinage des pompes et du bassin de la fontaine du Champ-de-Mars, on a eu vite maîtrisé l'incendie; à huit heures, tout était complètement terminé. Arrivé quelques heures plus tard, cet événement pouvait produire les plus funestes résultats: non-seulement le charmant hôtel de M^{me} Magnin eût été la proie des flammes, mais encore la Mairie, contre laquelle s'appuie cette habitation, n'eût été nullement garantie des inconvénients d'un semblable voisinage.

Le dommage ne dépassera pas 1,500 fr., le feu ayant été concentré dans un bas-côté uniquement consacré aux fourrages et aux remises.

Dans la nuit de jeudi à vendredi dernier, à minuit, un incendie considérable fut aperçu chez le sieur Brard, fermier à la ferme de Montplacé, appartenant à M. Hossard, à un kilomètre de Jarzé, par un voyageur attardé qui, en toute hâte, accourut donner l'alarme au bourg.

Depuis plus d'une heure le feu dévorait des tas de gerbes évaluées à 1,200 boisseaux de froment et 6 à 700 boisseaux d'avoine, et s'était communiqué, sur une longueur de barges de paille de 25 à 30 mètres, aux écuries et aux granges remplies de foin.

En moins d'un quart d'heure, M. le maire, M. le curé et son vicaire, les fonctionnaires publics de la commune, la compagnie de pompiers et presque toute la population de Jarzé était sur le lieu du sinistre.

Grâce à l'entrain et au zèle vraiment extraordinaire et au-dessus de tout éloge, des pompiers habilement dirigés par leur chef, M. Goiraud, et parfaitement secondés par les habitants des communes de Jarzé, Sermaise, Echemiré, Cheviré et Beauvau, qui, en formant une chaîne, puisaient l'eau à

plus de 400 mètres de distance, on a pu sauver, après sept heures d'un travail pénible, la moitié des écuries et des granges, 3 à 400 boisseaux de blé battu et 2 barges de foin qui, en quelques instants, seraient devenus la proie des flammes.

Tout le monde a rivalisé d'ardeur et de courage; on admirait surtout le dévouement des religieuses de l'Hôpital et d'un grand nombre de femmes arrivées dès le commencement.

On n'a eu à déplorer aucun accident; les bestiaux ont été sortis à temps.

On estime la perte à 10,000 fr. La récolte n'était pas assurée.

Malheureusement les circonstances dans lesquelles s'est développé cet incendie pourraient en faire attribuer la cause à la malveillance.

(Maine-et-Loire.)

Pour chronique locale et faits divers: P.-M.-E. GODET.

DERNIÈRES NOUVELLES.

On lit dans le *Moniteur*:

Le gouvernement turc vient d'expédier au caïman de Moldavie, l'ordre d'annuler les élections qui ont eu lieu dans cette province, de réviser les listes électorales dans le sens des interprétations concertées à Bucharest, et de procéder à de nouvelles élections après un délai de quinze jours. — Les relations diplomatiques qui avaient été rompues entre les représentants de la France, de la Russie, de la Prusse et de la Sardaigne, d'une part, et la Porte, de l'autre, seront très-prochainement renouées.

« Les derniers courriers nous apprennent que l'armée d'Oude, qui est toujours restée fidèle à son roi dépossédé, vient de se révolter. — Havas.

BOURSE DU 25 AOUT.

5 p. 0/0 baisse 10 cent. — Fermé à 67 00
4 1/2 p. 0/0 baisse 20 cent. — Fermé à 93 55

BOURSE DU 26 AOUT.

5 p. 0/0 baisse 10 cent. — Fermé à 66 90.
4 1/2 p. 0/0 baisse 23 cent. — Fermé à 93 30.

Nous recommandons à nos abonnés le BIBLIOPHILE, journal hebdomadaire de bibliographie universelle. Cette publication rend compte chaque dimanche, des principaux livres édités récemment, soit en France, soit à l'étranger.

Voici le sommaire des principaux articles que nous avons remarqués dans le numéro du 5 juillet. — VOYAGE A LA CÔTE ORIENTALE D'AFRIQUE, le capitaine Guillaud: Importance militaire et commerciale de l'île de Maïotte, dans la mer des Indes. Exploration de la côte orientale d'Afrique, par le brick français le *Ducouëdic*. Documents sur l'histoire de cette contrée, depuis les temps les plus reculés. Indices nombreux qui prouvent que les Arabes ont été les premiers navigateurs dans l'océan Indien. Avenir de ces contrées: Intérêt qu'elles offrent aujourd'hui à l'Europe en général et à la France en particulier. — LES RÔMES, HISTOIRE VRAIE DES VRAIS BOHÉMIENS, J.-A. Vaillant: Origine des Rômes. Travaux antérieurs sur ce peuple et sa langue. Ses migrations et ses établissements sur les divers points du globe. Statistique des Rômes nomades en Europe. Légende des Rômes sur l'origine du christianisme, vers le onzième siècle avant notre ère. — RÉVÉLATIONS, A. Morin: Le Ruisson ardent. Apparition de l'esprit, poésie. — Inventaire du règne animal et des ressources que l'homme pourrait en tirer. Plan de réforme scientifique. — ROTATIONS ET DIAMÈTRES DES PLANÈTES, Ed. Gand. — RÉFORME DE LA GÉOMÉTRIE, Charles Bailly. — DU SOMNAMBULISME MÉDICAL, docteur Huguet. — MÉTHODE FACILE POUR APPRENDRE À LIRE, Dessier. — NOTES SUR LE SEL COMMUN, docteur Lebocher. — ANALYSE DES REVUES PÉRIODIQUES: *Revue Britannique*, mémoires de F. Perthès, traduits de l'allemand. *Revue des Deux-Mondes*, Grechton, Récit de la haute mer. Alliance des arts et de l'industrie. Rédacteur en chef: Félix Foucou. On s'abonne à Paris, rue Coq-Héron, 5. Prix de l'abonnement: Paris, un an 8 fr. — Départements, un an 10 fr.

P. GODET, propriétaire-gérant.

A VENDRE

de suite,
Un très bon petit PRESOIR en chêne, en très-bon état, que l'on démonte et place où l'on veut. Deux petites cuves. Plusieurs bonnes portières. Cent mètres de bons chevrons en bois blanc. Cent mètres courants de petites charpentes en chêne et bois blanc. Cent mètres de planches en toute longueur, en chêne et bois blanc. Cent mètres de volige. Quatre cents de forts pisseaux en chêne, pouvant servir à faire un renferme. Une charretée de luzerne et un cent de belles limandes en bois de sapin.
S'adresser au bureau du journal.

CHANGEMENT de DOMICILE.

DUPONT,

Carrossier à Saumur.

A l'honneur de prévenir qu'il vient de transférer ses ateliers place du Petit-Thouars. Il se charge de la fabrication des voitures dans tous les genres; il fait les réparations de toute nature. On trouvera toutes faites, à son établissement, des voitures dans les nouveaux dessins.

Il fait des échanges et garantit ses livraisons, le tout à des conditions très-avantageuses. (424)

CHANGEMENT DE DOMICILE.

L'étude de M^e SEGRIS, avoué à Saumur, rue Cendrière, n° 8, est transférée même rue, n° 3. (379)

A VENDRE

Une MAISON, avec cour et jardin, située au Chapeau.
S'adressera M. Ménore. (458)

A VENDRE

Un FUSIL à un coup, fabrique Saint-Etienne.
S'adresser au bureau du journal.

M. MAUBERT, huissier à Saumur, demande un PETIT CLERC. (472)

A VENDRE

Un beau CHIEN ANGLAIS, robe noire, âgé de deux ans, taille 0,36 c., parfaitement bien dressé.
Prix: 300 francs.
S'adresser à M. Louis DITIÈRE, aux Petits-Cabarets, près Saumur. (463)

A LOUER

Présentement,
Ou pour la St-Jean 1858,
BOUTIQUE ET APPARTEMENTS.
Situés rue de la Comédie.
S'adresser à M. BOUTET-BRUNEAU.

FABRIQUE DE OUATES

TRÈS-IMPORTANTE,
Rue Amelot, n° 62, et rue Mauconseil, n° 5, à Paris.

M. HUGOT a l'honneur d'informer MM. les négociants que des achats considérables faits au commencement de l'année le mettent à même de les traiter favorablement. (481)

A VENDRE

Une CUVÉ tirant de trente à trente-deux poinçons de vin rouge.
S'adresser au bureau du journal.

A VENDRE

OU A LOUER
Une MAISON, dans laquelle est un four, occupée autrefois par M. Lapère.
S'adresser à M. Gallé, propriétaire, à Allonnes. (464)

MAISON

Située rue Beaurepaire,
Anciennement occupée par M^{me} veuve Callouard,
A VENDRE OU A LOUER,
PRÉSENTEMENT
S'adresser à M^{me} veuve de FOSLETHEULLE, ou à M^e DUTERME, notaire à Saumur. (236)
Saumur, P. GODET, imprimeur.

HOTEL ET RESTAURANT DU COMMERCE,

Rue Montmartre, 124, à Paris,
TENU PAR ALEXANDRE MÉE.

EXPOSITION
UNIVERSELLE
1855

CONSERVATEUR DENTAIRE
EAU DE PHILIPPE

PRIX
2 fr. 50 le flacon.
1 fr. 50 le 1/2.

Cette Eau dentifrice hygiénique, approuvée par les Médecins et Dentistes, préserve des douleurs de dents, en arrête la carie, les nettoie; les blanchit, les conserve, fortifie les gencives, détruit la fétidité de l'haleine. Parfum délicieux. — Pharmacie PHILIPPE, rue Saint-Martin, 425, à Paris. (Déposé.)
Dépôt, à Saumur, chez M. BALZEAU, coull^r-part^r, rue d'Orléans.

LE BIBLIOPHILE

JOURNAL DE BIBLIOPHIE UNIVERSSELLE,

Paraît tous les dimanches,

IL REND COMPTE DES LIVRES LES PLUS INTÉRESSANTS AU FUR ET A MESURE DE LEUR PUBLICATION

SOIT EN FRANCE, SOIT A L'ÉTRANGER.

Voyages. — Histoire. — Littérature familière. — Philosophie. — Sciences. — Beaux-Arts. — Œuvres de Théâtre. — Poésie. — Romans. — Nouvelles.

Toute production écrite de l'intelligence, en un mot, y est résumée et analysée impartialement.

CE JOURNAL REMPLIT VÉRITABLEMENT UNE LACUNE DANS LA LITTÉRATURE CONTEMPORAINE.

EN METTANT CHACUN A MÊME DE S'INITIER RAPIDEMENT CHAQUE SEMAINE A TOUT CE QUI S'EST PUBLIÉ D'IMPORTANT AUTOUR DE LUI.

FÉLIX FOUCOU, Rédacteur en chef.

PRIX D'ABONNEMENT: Pour Paris, Un an, 8 fr. — Six mois, 5 fr. — Pour les départements: Un an, 10 fr. — Six mois, 6 fr. ÉTRANGER: Surtaxe suivant les pays.

On s'abonne à Paris, rue Coq-Héron, 5, et en province, chez tous les Libraires et Directeurs de Messageries.